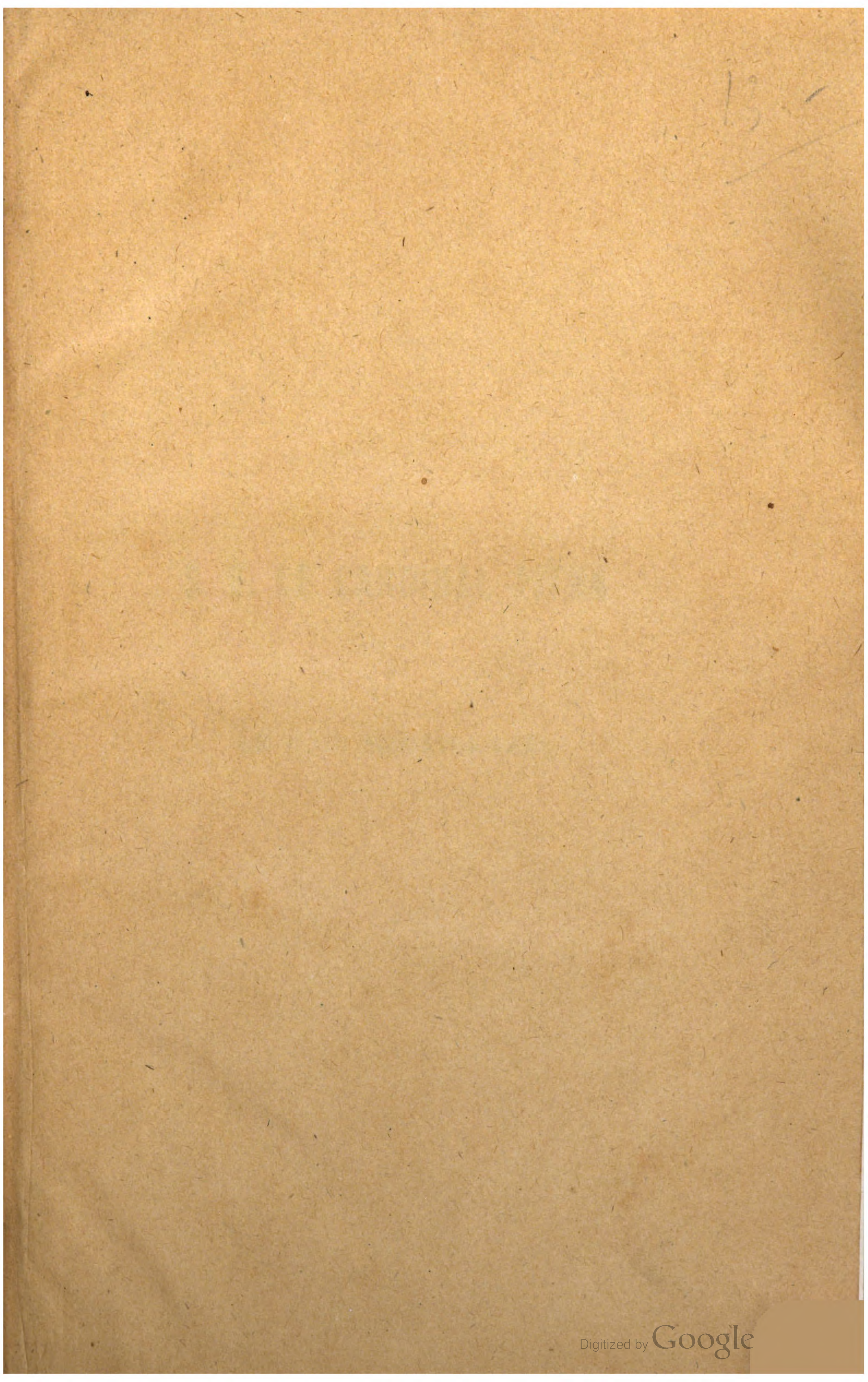
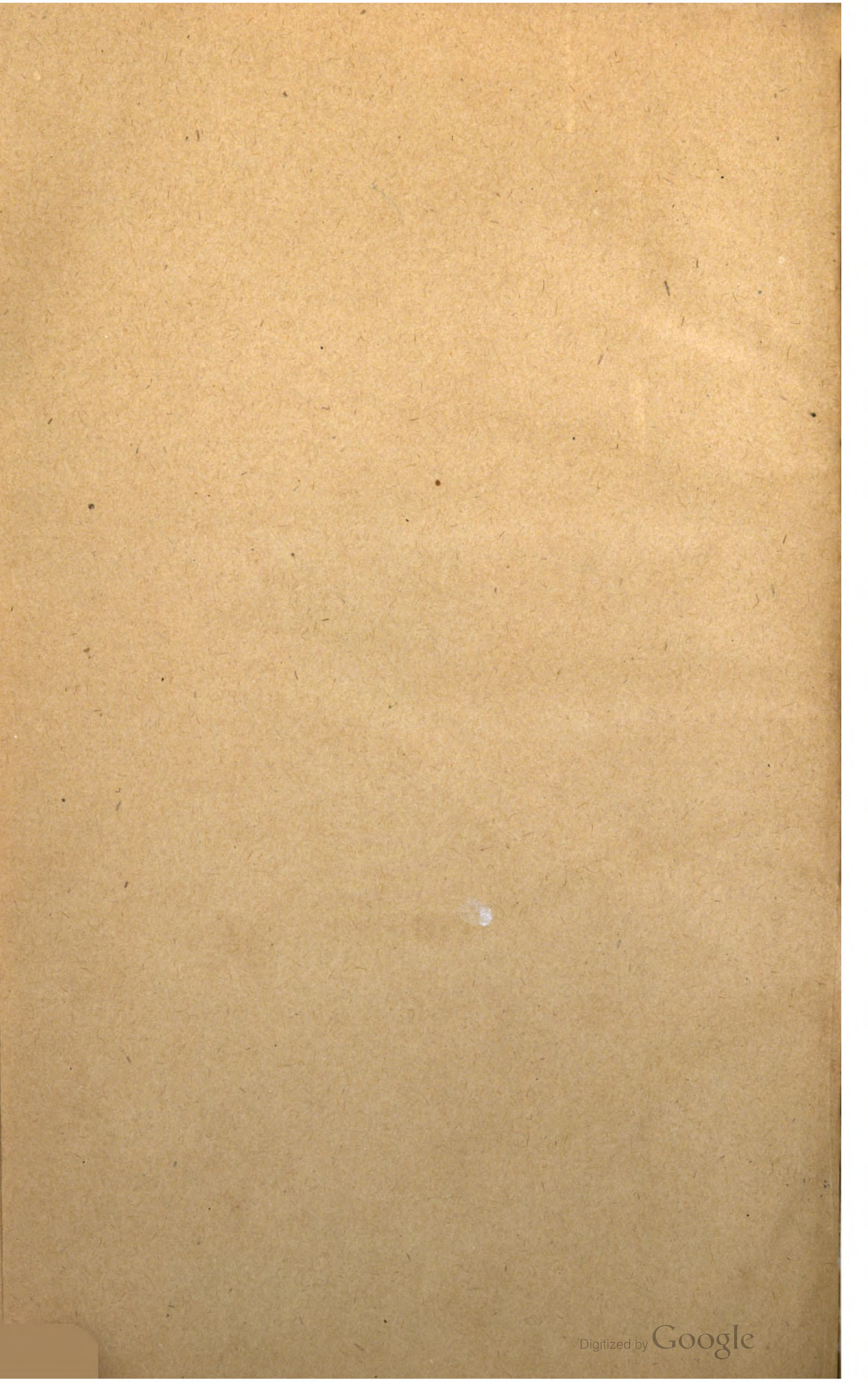






S. E. LE CARDINAL PITRA

ET

LE R. P. SOUAILLARD.

S. E. LE CARDINAL

DOM PITRA

DE L'ORDRE DE S[t] BENOIT

ET LE

R. P. SOUAILLARD

DE L'ORDRE DE S[t] DOMINIQUE

NOTICES BIOGRAPHIQUES

PAR

L'Abbé F. CUCHERAT,

Aumônier de l'hospice de Paray.



CHAROLLES,

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE LAMBOROT.

1863.

AVANT-PROPOS.

« De même que les rayons de leu
« célébrité se reflètent d'abord sur le
« lieux qui les virent naître ; de mêm
« et par un juste retour, nous devons
« leur rendre une portion de l'éclat
« qu'ils nous communiquent. »

(Timon, *Entretien sur les illustrations locales.)*

Le bon accueil fait à deux articles biographiques sur Son Eminence le Cardinal Pitra (1) et le R. P. Souaillard, (2) m'a engagé à les compléter et à les réunir en une petite brochure que j'offre particulièrement aux condisciples, aux collaborateurs et aux

(1) *Journal de Saône-et-Loire*, 18 mars 1863.
(2) L'*Écho du Charollais*, 5 juillet 1863.

élèves de ces deux illustres personnages.

Je n'ai pas à m'excuser de donner la biographie des hommes vivants. L'usage a prévalu, et, en ce moment même s'éditent à Paris *les Célébrités Catholiques*, parmi lesquelles figure Mgr Landriot. Nos deux moines ont dans cette espèce de Panthéon leur place naturelle et bien acquise.

Il n'y a pas à craindre de leur inspirer des sentiments d'orgueil ou de vanité. Ces pages n'iront probablement jamais sous leurs yeux ; elles ne sont pas écrites pour eux ; ils sont blasés sur le chapitre des louanges ; ils les dominent de toute la hauteur de leur intelligenee, de leur caractère et de leur foi.

Dieu se charge, du reste, de les maintenir dans leur humilité. Un jour, au commencement de sa vie apostolique, le R. P. Souaillard, dans je ne sais quelle ville, mais je tiens le fait de lui-même, voyait au pied de la chaire une dame qui ne cessa de répandre des larmes abondantes, pendant tout le sermon. Un esprit vulgaire aurait pu conclure de cette vive émotion

à la perfection de son éloquence. Le R. Père craignit d'avoir involontairement réveillé quelque amer chagrin. Le même jour, il eut occasion de voir cette dame qu'il ne connaissait point, et de lui demander tout bonnement le sujet de ses larmes. — « Hé-« las! mon Père, dit-elle, vous prêchez si « bien, et je suis sourde; je ne puis rien en-« tendre! » Et les larmes de la sourde ne sortent jamais de son souvenir quand il prêche et que le diable vient lui dire qu'il prêche bien.

Ces pages ont aussi leur utilité. Elles exhortent les jeunes gens à consulter de bonne heure la voix de Dieu parlant à tout cœur pur qui veut s'ouvrir à elle. Il verront où peut conduire, même ici-bas, une enfance soumise et pieuse, une jeunesse qui sait se prémunir contre les orages des passions, par la sainte passion du travail et de la prière. Voyez ces deux hommes! Ils ont commencé par faire abnégation d'eux-mêmes. Ils ont tout sacrifié pour se donner au Seigneur, pauvres, chastes et obéissants. Et, de par le Seigneur, rien ne leur a man-

qué, pas même la gloire : *Jacta super Dominum curam tuam, et ipse te enutriet.*

Tous seront consolés et s'affectionneront davantage à Dieu, à son Église et à notre glorieux et bon Pie IX, en voyant, une fois de plus, que la religion ne fait acception de personne, et que ses oracles sont vrais éternellement : *Suscitans à terrâ inopem,... ut collocet eum cum principibus populi sui.*

Il y aura là aussi une récompense pour les maîtres de ces grands hommes ; et un encouragement aux corps enseignants des maisons qui les ont formés. Que la force des études s'y maintienne et augmente, s'il est possible. La piété ne suffit pas aux ministres des autels ; il faut, de plus, la science pour exercer au-dehors l'influence salutaire et sociale qui appartient à l'Église.

Paray, en la fête de N. D. du Mont-Carmel, 16 juillet 1863.

F. CUCHERAT.

S. E. LE CARDINAL PITRA.

I.

Dans le consistoire secret du 16 mars 1863, le Pape a créé sept cardinaux, et parmi eux dom Pitra, bénédictin français, auquel Sa Sainteté a donné le titre de saint Thomas *in Parione*.

Sans doute ce choix spontané du Saint-Père est une marque de son amour pour notre nation et une vraie gloire pour toute la France. La presse conservatrice, sans distinction d'opinion, a applaudi à la promotion de l'humble religieux, et c'est notre ambassadeur le prince de la Tour-d'Auvergne, qui a bien voulu s'occuper personnellement de surveiller la préparation des appartements cardinalices annexés au monastère bénédictin de Saint-Calixte. Dom Pitra, on l'a dit, est très-incapable de ce soin.

Mais ce qui réjouit la France et l'Europe savante doit être pour le diocèse d'Autun, le sujet d'un vrai

enthousiasme. Le cardinal Pitra nous appartient par sa naissance, par ses études, par ses premiers travaux et ses premières affections.

II.

Né à Champforgeuil, en 1812, dans une condition modeste (son père était huissier), il passa quelques années de son enfance à Ouroux-en-Bresse, puis à Cuisery chez un oncle qui était médecin. C'est à cette circonstance providentielle qu'il faut rapporter l'origine de la vocation religieuse et peut-être tout le glorieux avenir du jeune enfant.

Cuisery avait pour curé dom Tessier, ancien bénédictin cluniste de la résidence de Saint-Marcel-lès-Chalon. C'était un digne religieux qui avait confessé la foi au temps de la persécution et qui conservait l'amour et les pratiques de sa sainte profession. Il n'eut pas de peine à discerner le trésor que Dieu lui avait envoyé, et choisit l'enfant pour clerc. Celui-ci croissait comme Eliacin, et souvent dut revenir à la pensée de dom Tessier ce que l'on avait dit d'un autre Jean-Baptiste : *Quis, putas, puer iste erit?* C'est au ciel qu'il a reçu la réponse. C'est du ciel qu'il jouit de son triomphe.

III.

L'étude des premiers éléments de la langue latine fut un jeu pour cette intelligence précoce. Et par un rare privilége, cette langue sacrée fut, dès l'abord, le lien de sa conversation avec Dieu. Un jour, il ouvre à la première page le bréviaire bénédictin de dom Tessier. Ses regards s'arrêtent sur ce passage prophétique, imprimé au bas du frontispice qui représentait l'image de saint Benoît: *Ducam eum in solitudinem et loquar ad cor ejus. Je le conduirai dans la solitude et je lui parlerai au cœur.* Sa pensée s'attache à cette parole de l'Écriture dont il veut avoir le sens; il la met dans son cœur, et jamais plus elle n'en sortira. C'est le signal céleste de sa vocation.

Ainsi la parole de Dieu, toujours pleine de vie et d'efficacité, avait appelé autrefois les Apôtres, les Antoine, les Grégoire VII, les François d'Assise et tant d'autres.

Longtemps après, dom Pitra aimait à rappeler cette circonstance. « N'aurez-vous point aussi en-« tendu ce petit mot qui me poursuit depuis mon « enfance: *Ducam eum in solitudinem et loquar* « *ad cor ejus.* » Et dans une autre lettre du 20 mai 1843: « Si vous entendez toujours cette voix

« qui m'a parlé dès mon enfance, ce mot qu'à dix
« ans je déchiffrai à l'aide d'un vieux bénédictin
« de Cluny, sur un portrait de saint Benoît : *Ducam*
« *eum*, *etc*...., si vous entendez toujours cette
« voix sortir des ruines de Cluny, ouvrez votre
« cœur et levez votre tête, frère ! Les temps appro-
« chent, l'heure de la délivrance sonne, les aîles
« de la colombe se déployent, et vous prendrez
« votre essor... Paix et force : *Fiat pax in virtute*
« *tua.* »

IV.

En 1825, Mgr de Vichy vint donner la confirmation à Cuisery. On comprend les dispositions que dut apporter à la réception de ce sacrement des forts, le jeune enfant prévenu déjà de grâces bien singulières et qui s'y montrait si fidèle. Sa jeunesse et sa vie entière en ont rendu un éclatant témoignage.

Le nombre des confirmants était alors extrêmement nombreux ; et Mgr succombant à la fatigue, tomba malade à Cuisery. On appela le docteur Vaffier, oncle de Jean-Baptiste, qui prodigua ses soins au bien-aîmé Prélat et dont l'habileté triompha bien vite du mal. Comme le bon et saint évêque lui offrait ses services, et l'on sait comme il était bien

en cour, le docteur, heureusement inspiré, se contenta de lui recommander son jeune parent, qui entra, en effet, bientôt en cinquième au petit séminaire d'Autun. Il remporta constamment tous les premiers prix, excepté celui de mathématiques, et le bon M. Maury, assis aux côtés de Monseigneur, était heureux de lui répéter chaque année: « Monseigneur, c'est le petit Pitra auquel Votre Grandeur s'intéresse. »

Dès cette époque reculée, personne ne se méprit sur l'avenir que Dieu réservait au jeune séminariste. Lui seul ne s'en douta jamais. D'une piété et d'une modestie égales à la plénitude de son intelligence, il était chéri de ses camarades et presque vénéré de ses maîtres. Il avait tout pour lui: la douceur et l'amabilité; une brillante imagination, un jugement exquis, une mémoire qui retenait tout sans confusion, et avec cela une passion pour l'étude et une santé de fer. La bibliothèque était à sa discrétion; il ne jouissait que dans les ouvrages sérieux, dans les in-folios grecs et latins. Il avait ambitionné et obtenu une singulière faveur, celle d'être couché au dortoir près de la veilleuse qui éclairait du même coup le sommeil de ses camarades et la prolongation de ses études.

V.

En quelques jours, étant en rhétorique, il com-

posa, sur la demande de ses condisciples, pour une fête improvisée, un drame long et touchant, en vers français, sur l'histoire-de Joseph. Cette pièce étonnante vient d'être donnée au public, comme appendice à un *Recueil de Drames et de Dialogues, à l'usage des Pensionnats de jeunes personnes*, par un intime ami du jeune poète (1). Nous y renvoyons le lecteur. Mais nous devons tenir à citer ici une strophe composée la même année, dans laquelle nous surprenons le pieux élève se livrant toujours à ses aspirations, encore vagues et indécises, vers cette bénie solitude où Dieu l'avait convié à dix ans:

Trop heureux qui fuyant les orages du monde,
Seigneur, vient attacher, loin des autans cruels,
Au seuil de tes parvis, sa barque vagabonde
Et se consacre à tes autels.
Et moi, dois-je être encor repoussé de la rive,
Et dans ma course fugitive
Errer sur les flots menaçants?
Ou, verrai-je, éclairant du fond de ma retraite,
Les nochers égarés par la noire tempête,
Mes jours s'écouler innocents?

Pour de si hautes destinées
Si tu m'as tiré du néant,
Protège mes jeunes années,
Veille sur moi, Dieu tout-puissant.
Puissé-je, un jour, je t'en conjure,
D'une main innocente et pure,

(1) Lyon, Périsse, frères, 1863, 1 vol. in-12, 2 francs.

T'adresser l'encens des mortels !
Et que du sein de ta demeure,
Quand sonnera ma dernière heure,
Je vole aux parvis éternels.

VI.

Il suivit au grand séminaire, où il entra en 1830, les cours ordinaires de philosophie, de physique et de théologie, mais toujours avec la même supériorité. Cependant l'horizon était agrandi. Cette vaste intelligence vivait plus à l'aise. L'ordre des exercices, l'objet des études, la richesse incomparable de la bibliothèque du grand séminaire, le recueillement plus grand imposé à l'esprit et au cœur par la nature même de l'établissement, tout favorisait son expansion. Mais aussi quelle placide activité ! Quelle prodigieuse facilité ! Avec quelle perfection il suffisait à tout, sans se plaindre jamais ! Il suivait ses cours. Il était maître de conférence. Il faisait la classe à sept jeunes gens atteints par la loi alors sévère de la conscription et qui, pour ne point manquer leur vocation, avaient été contraints de se réfugier au grand séminaire avant d'avoir fini leurs études classiques. Avec cela, il trouvait le temps de puiser à pleins bords dans ses livres de prédilection. Il prenait des notes, il écrivait des volumes, ne se donnant d'autres délassements que

celui de la prière, des exercices de la plus tendre et fidèle dévotion et d'un zèle d'apôtre parmi ses heureux condisciples. Sa conversation et son exemple nous excitaient au travail et à la vertu.

Et pour seconder ce généreux élan, nous vîmes un de nos professeurs créer, au milieu des 260 élèves qui peuplaient alors le grand séminaire d'Autun, une société académique composée de 26 membres et divisée en cinq sections: histoire, philosophie, théologie, littérature et sciences. Chaque semaine on se réunissait en séance pour entendre les divers rapports et recevoir la distribution des matières à traiter avec les ouvrages à consulter. Jamais nous n'oublierons les douces émotions que faisaient éprouver à tous les mémoires du futur cardinal sur les beautés littéraires de la sainte Bible. C'est un grand malheur que cette institution ait vécu si peu. Le cardinal Pitra et le savant évêque de La Rochelle, Mgr Landriot, suffisent pour faire honneur à sa mémoire.

VII.

Le premier n'était encore que diacre lorsqu'il fut appelé au petit séminaire d'Autun comme professeur d'histoire, puis de rhétorique. C'est des années qu'il y a passées que date l'essor

merveilleux pris par cet établissement qui, pour la beauté du site, la grandeur de l'édifice, la bonne éducation et la force des études, ne le cède à aucun établissement de France. Oui, l'honneur en revient au cardinal Pitra si bien continué par Mgr Landriot et par les supérieurs et maîtres qui les ont suivis.

Le 17 décembre 1836, le jeune diacre venait au grand séminaire recevoir l'ordre de la prêtrise. Nous étions neuf agenouillés avec lui autour de l'autel, offrant, conjointement avec notre digne pontife, le divin sacrifice pour la première fois. Si nous avions été édifiés de sa ferveur dans la retraite préparatoire, ce jour-là nous étions ravis de le voir embellir la couronne de notre sacerdoce. Et ce que j'écris ici, après vingt-six ans écoulés, c'est la vérité de nos sentiments au jour où je me suis reporté comme aujourd'hui.

Dans cette période de sa vie, c'est-à-dire pendant son professorat, le cardinal Pitra fut un des fondateurs de la Société éduenne, si remarquable par ses hommes et par ses publications. Il écrivait fréquemment dans les *Annales de Philosophie chrétienne* des articles de longue haleine fort remarqués des savants (1). Il fut le premier à signaler la célé-

(1) Parmi les nombreuses publications quotidiennes ou périodiques que D. Pitra a enrichies de sa coopération, nous citerons encore l'*Univers*, puis le *Monde*, et l'*Ami de la Religion*, l'*Université Catholique*, et l'*Auxiliaire Catholique*. Cette dernière, à elle seule,

bre inscription grecque trouvée à Autun, le premier à en restituer le texte, le premier à en donner la traduction (2).

Voici la preuve, je la tire d'une lettre écrite le 17 août 1839 à un ami pofesseur chez M. Poiloup, à Vaugirard : « On a trouvé une inscription à Autun,
« en grec, dont M. le Sous-Préfet a confié galam-
« ment l'interprétation aux hellénistes du petit
« séminaire. Nous sommes engagés d'honneur à
« nous en bien tirer. Nous devons très-prochaine-
« ment en rendre compte.

« Cela posé, il se trouve que ladite inscription
« est chrétienne et probablement des premiers siè-
« cles. Il se trouve que le premier mot est un
« symbole très-curieux, le nom *Ichthus* employé
« pour désigner Notre-Seigneur.

« Or, pour la complète explanation de ce mot, il
« nous faudrait une autre inscription acrostiche
« dont chacune des lettres du mot *Ichthus* com-
« mence la ligne. Donc il faut que vous nous trou-
« viez cette inscription et voici où : allez à la
« bibliothèque royale avant qu'elle ne se ferme,
« demandez Buonarotti, *Osservazioni sopra*

---

a donné de nombreux articles sur l'*Eglise Romaine* et la *sainte Bible*, sur les *Pères de l'Eglise*, et sur l'*authenticité des épitres de saint Ignace d'Antioche*, sur les *rapports actuels de la science et de la croyance, sur le culte de la B. Vierge Marie avant le concile d'Ephèse;* et deux lettres au R. P. Lacordaire *sur le couvent d'Vnteblinden*.

(2) Voir pour les détails, les *annales de phil. chr.* — et M. Dinet, *St Symphorien*. T. 11, de la page 505 à la page 515.

« *framm...di vasi di vetro.* Je ne puis que trans-
« crire cette brève indication avec l'abréviation
« *framm...* que vous suppléerez: il s'agit, je
« crois, de fragments de verre. Et dans cet ouvrage
« peu étendu, vous trouverez l'inscription acros-
« tiche sur le mot *Ichthus.* »

VIII.

Chaque année, il passait une partie de ses vacances dans les bibliothèques de Paris. Et l'on vient de voir une preuve du merveilleux instinct avec lequel il remarquait et notait ce qui pouvait, à une heure donnée, avoir son importance et son utilité. A la fin, les bibliothèques de la capitale lui étaient familières. « Les encouragements et bientôt
« les relations amicales de plusieurs membres de
« l'Institut vinrent à lui... Les Conservateurs l'ac-
« cueillaient avec ces égards qu'on ne prodigue
« qu'aux hommes supérieurs. Aussi que de perles
« son vaste savoir n'a-t-il pas révélées à l'admira-
« tion des savants, perles enfouies dans ces im-
« menses débris de nos vieilles bibliothèques
« monacales, sous ces ruines où la lumière et l'or-
« dre n'ont encore pu se faire (1). »

---

(1) F.-B. Dutron, dans la *Revue du Monde Catholique, tome 5, page 672.*

On sera bien aise, j'en suis sûr, d'assister à sa première apparition dans la bibliothèque Impériale. Il écrit de Paris. « Après quelques jours bien « pesamment passés à courir, lassé, désenchanté, « me sentant toujours mal au cœur, enfin j'allai « frapper à la porte d'une bibliothèque avec quel- « ques paperasses sous le bras... Je tombai tout « ébaubi, tout ahuri au milieu d'une salle de « rudes travailleurs qui heureusement n'avaient pas « le temps de rire de moi, même assez bons pour « m'accueillir avec une charitable pitié. On me jette « entre les mains un in-folio de parchemin écrit au « XIIIe siècle et qu'il me fut impossible de lire au « premier coup-d'œil. Je fis de mon mieux l'homme « entendu. J'épelai toute une journée ; le lende- « main, je faisais assez bien mon *b*, *a*, *ba ;* le « surlendemain, je déchiffrai, et je trouvai deux « chroniques qui touchent aux grands faits de l'his- « toire de France, et qui avaient échappé aux « Thierry, aux Michelet qui ont tant remué, à « tous ces travailleurs qui remuaient tant autour « de moi... Je restai cloué sur mes délicieuses « chroniques trois semaines, et ce sont mes trois « plus agréables semaines de vie... Je vous citerai « bien telle rue où je déchiffrai en cheminant un « passage qui m'avait échappé, tel cul-de-sac où « je me perdis en menant à fin tel chapitre de « mon vieux saint (*saint Léger*). Bref, je fus « réellement heureux.... Pardon de ma longue his- « toire. Je conclus : il est donc possible, mon cher

« ami, de se soustraire à de poignantes angoisses
« par un travail pieux, passionné... »

IX.

Ces derniers mots font deviner à quel propos le modeste professeur parlait ainsi de lui-même. Il le fait, non sans s'excuser et s'humilier. Mais il s'agissait de consoler un ami rudement éprouvé à Paris, où la tourmente l'avait momentanément jeté. Dans le désir de lui être utile, il lui révèle le secret qui lui avait réussi, en maintes tribulations de la vie professorale. Voyez quel cœur!...

« Mon pauvre ami! Vous êtes donc toujours
« souffreteux, rien ne vous distrait; le temps, le
« lieu, les aspects nouveaux, la vie lointaine, les
« figures neuves, tout cela ne peut détourner vos
« regards de votre vieil Autunois, de notre insi-
« pide vie, de vos pâles figures d'amis. Vous êtes
« toujours errant et furetant autour de nous...
« C'est trop d'amitié, frère, c'est trop pour votre
« cœur... Trève un peu, de grâce, et sans nous
« oublier, prenez sans scrupule quelques heures
« de repos, de sommeil, de paix. Oubliez le
« passé; laissez dormir quelques souvenirs, mon
« pauvre ami!... Il me semble pourtant que sans
« avoir été aussi éprouvé que vous, j'ai eu aussi

« des heures, des jours, des époques bien amè-
« res, bien accablantes. Il me semble que parfois
« j'étais bien à plaindre et d'autant plus que nul
« ne me plaignait... Il me semble qu'il m'a fallu
« maintes fois, dans un affreux accablement, me
« suffire seul, me remettre sur pied, me retrem-
« per... Comment donc m'y suis-je pris? Vous le
« dirai-je, mon bon ami? Ne sachant que dire de
« vous, me permettrez-vous de vous parler de moi?
« Au risque de vous paraître assez étrange, je
« passe outre.

« Donc, mon bon ami, en maintes occurrences
« difficiles, douloureuses, lourdes, il m'a semblé
« que deux choses me rendaient un peu de vie et
« de ressort, ou plutôt une seule chose... Je vou-
« lais dire un peu de foi et un peu d'étude... Mais
« à vrai dire, ce peu de foi était si minime que
« j'ai honte d'en parler. Reste donc un peu d'é-
« tude, d'étude religieuse, si vous voulez, d'étude
« faite avec un cœur avide, affamé, mal nourri de
« choses piteuses et nauséabondes, affamé d'ali-
« ments plus purs... Et vraiment j'ai trouvé sou-
« vent que brisant d'abord un pain de larmes, peu
« à peu venait quelque chose de plus savoureux,
« puis des délices, puis de ravissantes sensualités.
« Je dévorais, je suais d'ardeur, et à la fin,
« rassasié, moins souffrant, plus heureux, je disais
« mes grâces et bénissais le bon Dieu, sans trop
« y faire attention, comme après un bon repas... »

Après les douces consolations, les bons conseils.

Le même ami lui ayant demandé son avis sur un *cours de doctrine chrétienne* à enseigner à la jeunesse, reçoit cette réponse qui peut servir à d'autres :

« Vous me demandez des *conseils* sur un cours « de *doctrine*, c'est tendre un piège à mon outre- « cuidance provinciale qui s'y jette tête baissée et « les yeux fermés. Votre tâche et réellement belle, « le culte, les fêtes, toute la religion extérieure ! « Je verrai déjà là l'occasion d'études bien atta- « chantes. Je vous dirai naïvement ce qui me sem- « blerait le plus convenable pour vos élèves et pour « vous.

« Pour vos élèves, suivez une à une les fêtes « chrétiennes si habilement distribuées dans l'office « de l'église. Prenez cet office ; prenez un parois- « sien, un eucologe, et faites ressortir les charmes « de la liturgie de chaque fête. Traduisez élégam- « ment les plus beaux traits des hymnes, des pro- « ses, des citations de la bible. Et si vous parvenez « à faire aimer et admirer le paroissien, vous aurez « rendu un grand service à vos jeunes élèves. On « a déjà fait un travail de ce genre dans plusieurs « articles des *Annales de philosophie chr.*, dans « l'ouvrage de M. Walsh, sur *les fêtes*, dans un « autre intitulé : *Littérature des offices de l'E- « glise.*—En un mot, le sens théologique, histo- « rique et littéraire, voilà pour vos élèves.

« Pour vous, creusez cette intéressante étude « des liturgies ; étudiez, pour la mieux saisir,

« l'archéologie chrétienne ; fouillez dans le moyen-
« âge ; demandez aux chroniques l'origine de cer-
« taines fêtes ; compulsez les travaux de Mabillon
« *(Liturgie Gallicane)*; de Martenne *(de vete-
« ribus ecclesiæ ritibus)*; etc. Vous trouverez
« d'immenses matériaux. Je me propose de m'en
« occuper activement. J'ai dû commencer par l'ar-
« chéologie, et pour mieux l'apprendre, je viens
« d'ouvrir un *petit cours d'archéologie*, où j'en-
« seigne le lendemain ce que j'ai appris la veille.
« N'est-ce pas ainsi que l'on fait à Paris ? »

X.

Mais ce n'est ni le bruit ni l'éclat que recherchait cette grande âme. Elle ne se doutait pas de sa supériorité. La science qui éblouit n'était point la fin qu'elle se proposait. Elle ne voyait, elle ne cherchait que Dieu en tout. Pour elle, l'étude, comme la prière, n'était qu'un moyen. Aussi, elle ne songeait qu'à l'oubli du monde et de ses louanges, éprise seulement de la vérité et de la paix. *Pax* était depuis longtemps sa devise comme ç'avait été celle de saint Benoît.

Son amour inné pour ce saint comme pour sa famille spirituelle s'était revélé de bonne heure. Déjà nous en avons signalé la trace. Nous le voyons

s'épanouir dans les lignes suivantes, empruntées à une lettre du 21 mai 1840 :

« Mon ami, mon bon Guillaume,

« Patience et longanimité, ou plutôt comme « disent mes vieux amis les bénédictins, comme « dit ma cornaline : *Pax!* La paix soit à toute âme « en peine, à tout frère qui attend, à tout ami qui « désespère, à tout Guillaume qui se fâche. *Pax!* « Et j'ajoute encore avec la devise délicieuse des « enfants de saint Benoît, *et amor*! Paix et amour, « quand même! Bien peu en mérite, mais si peu « soit-il, donnez, donnez toujours, frère! Rien ne « sera perdu, et malgré tous mes torts, et malgré « toute mon impolitesse, donnez, donnez à qui « n'est pas ingrat ni mal aimant. *Pax et amor!* « En vérité ces bons bénédictins,... savez-vous que « sous leur cuculle ils avaient jeté un regard bien « fier sur la vie; qu'au fond de leur cellule, ils « avaient deviné bien juste le seul bien-être possi- « ble ici bas, en adoptant pour mot d'ordre, pour « refrain, pour devise ces deux mots qui me sem- « blent bien habilement résumer toute la philoso- « phie de la vie : *Pax et amor in arduis! Paix* « *et amour dans la peine!*

« Vous ne savez peut-être plus ce que sont les « choses ardues, épineuses depuis que vous êtes « sortis des ronces et des broussailles des *qui quæ* « *quod*,... pour la vie curiale. Allez-vous en donc « en paix catéchiser vos enfants, consoler vos ma-

« lades, endormir vos mourants, édifier toutes vos
« ouailles. Vous avez *paix et amour* tout autour de
« vous, sans les épines : vous êtes plus heureux
« qu'un heureux bénédictin qui avait toujours
« devant lui son symbole de paix entouré d'une
« couronnes d'épines... »

Saint Benoît!... Son étendard s'était relevé en France. La postérité du saint patriarche y avait retrouvé un asile. Solesmes ne pouvait retentir en vain aux oreilles de l'élève de dom Tessier, devenu déjà l'émule des Mabillon et des Montfaucon.

Aussi quand le jeune professeur écrivait ces lignes, il avait déjà fait secrètement sa première démarche auprès du révérendissime abbé, dom Guéranger, comme nous le lisons dans ce passage d'une lettre écrite le 22 mars 1846 :

« C'était hier la fête de saint Benoît, le grand
« anniversaire de la Croix, et de plus j'avais à
« commémorer avec vous ma première démarche
« sérieuse vers l'ordre de saint Benoît. Ce fut un
« vendredi-saint, il y a six ans juste, que j'écrivis
« au pied de la Croix une première lettre pour
« demander la miséricorde de Dieu et la confra-
« ternité des enfants de saint Benoît. Chaque année
« ce souvenir m'est bien cher. »

Il est aisé de se faire une idée de l'empressement avec lequel cette demande dut être accueillie. Il n'eut d'égal que celui du postulant à prendre les ailes de la colombe pour fuir dans la solitude, aussitôt que la fin de l'année scholastique fut venue,

et le jour même de la distribution des prix. Un seul ami avait reçu confidence de ce projet longuement médité et résolûment exécuté. Quelques jours après, Monseigneur reçoit de Solesmes une lettre qui l'avertit de vouloir bien pourvoir à la chaire de rhétorique du petit séminaire, et cette lettre était signée : Frère J.-B. Pitra.

XI.

Le coup était aussi terrible qu'imprévu. Mgr d'Héricourt ne put le supporter. Il fit tant et si bien qu'il obtint de dom Guéranger que frère J.-B. Pitra reviendrait lui donner une année, afin d'avoir le temps de s'orienter et de lui trouver un successeur. « J'ai hâte de vous dire que rien n'est perdu, pas « même l'honneur, Mgr a été de la plus exquise « délicatesse, de la plus franche amitié, en toute « cette affaire... J'ai de lui l'assurance formelle, un « engagement d'honneur épiscopal qu'il ne s'oppo- « sera point à mes désirs, s'ils persévèrent. Il ne « demande qu'une année d'ajournement, et il la « demande de telle sorte qu'il eût été impossible « et imprudent de la lui refuser. » Mais quelle rude épreuve pour un homme qui se croyait au port et qu'on jette de nouveau à la mer ! Quelle humilité il lui fallut et quelle abnégation pour se mettre au-

dessus du qu'en dira-t-on ! On ne doutait pas, en certaines régions, qu'une année ne suffît à le dégoûter de ce qu'on regardait comme une démarche aventureuse, comme un feu qui ne pouvait durer.

Lui-même ne se faisait point illusion à cet égard. « Je rentre, écrivait-il de Solesmes, le 18 sep-
« tembre 1840, le cœur content et sans peur,
« comme sans reproches. J'ai fait ce que je devais
« advienne que pourra. Je sais bien qu'on me rira
« au nez de mon *équipée*, qu'on ne comprendra
« ni mon départ, ni mon retour. Ecolier! écolier!
« dira-t-on ; autant en emporte le vent... Frère...,
« je vous écris avec calme. Je n'eus jamais plus de
« paix qu'en ce moment, grâces à Dieu. Je retourne
« sans émoi. Deux heures m'ont suffi pour prendre
« mon parti. Dix mois sont une bagatelle pour ache-
« ter toute une vie de bénédictin ; dix jours de
« Solesmes suffiront pour les effacer à tout jamais.
« J'ai vu la solitude et je la reverrai, il suffit. Prions,
« priez, frère, et tout adviendra doucement et for-
« tement, et ce sera le règne de Dieu, et sa volonté
« se fera. Ainsi soit ! Il est ainsi ! »

Avant de quitter Solesmes, il sollicita et obtint le saint habit de novice, douce récompense de sa fidélité, puissant préservatif contre la fragilité humaine, s'il en eut eu besoin. Veut-on une peinture charmante des sentiments qui l'animaient, du calme, de la paix qu'il savait garder dans un si rude contretemps ? Qu'on le lise.

« Mes derniers jours de Solesmes, écrivait-il de

« ce monastére, sont comme les premiers, bien
« sereins, bien suaves, bien attachants; grâce à
« Dieu, je sortirai d'ici comme j'y suis entré, avec
« paix et enchantement; j'emporterai avec moi, je
« l'espère, quelques fleurs de la solitude, quelques
« parfums du gentil Eden, et mes douces souve-
« nances chemineront avec moi, se coucheront avec
« moi dans ma cellule autunoise, pour y reposer, y
« rêver, y babiller avec moi, seul à seul, jusqu'au
« jour du départ; et alors, et quand sonnera l'heure,
« tout prendra les ailes de la colombe, tout s'en
« retournera au désert, tout s'envolera au nid de la
« tourterelle. »

De retour à Autun, frère J.-B. Pitra ne se démentit pas un instant. Il se remit consciencieusement à sa classique besogne. Il y apporta la même application, la même perfection que s'il n'eut jamais pensé à autre chose. Il se disait même quelque part qu'on lui avait fait une douce violence en le rappelant, tant il savait se posséder et attendre! tant il semblait revenu de son doux rêve!

XII.

Mais toutes ses lettres intimes respiraient le parfum de la solitude. Toutes étaient pleines d'aspirations vers Solesmes. Solesmes était pour lui ce

que Jérusalem avait été pour les Hébreux de la captivité.

« Mettez vous dans ma chambre, écrivait-il à un « ami, alors éloigné d'Autun, les deux coudes sur « la tablette de ma fenêtre, et par-dessus les hauts « murs de notre manoir, tournez les yeux à l'occi- « dent; et par-dessus les grands arbres de notre « feuillée, voyez-vous ce petit coin du ciel où le « soleil se couche, où mon étoile se lève, où mon « âme s'illumine, où mon cœur s'échauffe, où flot- « tent toutes radieuses, étincelantes, mes gentilles « pensées, mes impatiences. C'est de ce côté que « s'ouvre ma fenêtre pour faire ma prière, pour saluer « la douce patrie, pour appeler sans dépit ni mur- « mure ma chère Hiérusalem. O Hiérusalem, ma « mie, si onc t'oublie, plus ne puisse ni prier de la « main, ni bénir des lèvres, ni aimer de cœur; puis « bien pâtir encore, et encore doloir, puis bien mou- « rir goutte à goutte; mais t'oublier, ne puis. »

Et le bail fini, l'heureux frère, cette fois, n'attendit pas la distribution des prix. Il courait recevoir la couronne qu'il avait si bien méritée.

Dom Pitra ne cherchait que la solitude. Il croyait qu'il allait désormais cultiver dans la retraite et le silence les deux nobles sœurs que son âme avait épousées: la science et la piété. C'est lui encore qu'il faut entendre décrire ses joies et son bonheur à Solesmes.

« Rien ne change autour de moi, au-dedans de « moi; il en est comme lorsque je vous écrivis,

« toujours heureux d'être là, toujours heureux de
« penser à y mourir. Rien ne change, et pourtant
« vous ne sauriez imaginer quelle ingénieuse va-
« riété de fêtes, de beaux jours, de ravissantes im-
« pressions se succèdent sans interruption depuis
« mon arrivée. Que ne pouvez-vous en juger par
« vous-même, vous qui aimez tant les cérémonies,
« la beauté de la maison du Seigneur, les fêtes de
« famille ! Que ne pouvez-vous vous échapper quel-
« ques huit jours pour nous surprendre à l'aventure,
« et vous seriez surpris vous-même de rencontrer
« au fond de ce petit désert tant de pompes, tant
« de saints enchantements. Nous venons de ter-
« miner nos quarante heures, et nous avons eu jour
« et nuit l'adoration perpétuelle ; et nous avons
« commencé et terminé, comme pour une octave du
« Saint-Sacrement, par deux solennelles processions
« le long de tous nos cloîtres. Demain nous pren-
« drons les cendres, et vous comprenez avec quelle
« majesté toute spéciale la cendre tombe sur la tête
« d'un moine, au son de ces paroles si grandes dans
« le sépulcre où nous vivons : *Memento, homo,*
« *quià pulvis es* .. Puis, après-demain, nous re-
« prenons nos chants de joie pour fêter notre chère
« sœur et mère Scholastique. Et ainsi des jours
« suivants, ainsi de chaque semaine, ainsi de chaque
« mois, ainsi de tout le cercle de l'année, véritable
« couronne de fête. »

Ne croirait-on pas lire une page du *Génie du Christianisme* de Chateaubriand? Mais autant la

réalité l'emporte sur la poésie, autant le moine est supérieur à l'académicien. Ce que l'un n'a guère vu qu'en rêve, l'autre l'a identifié avec son existence tout entière.

XIII.

Le 18 janvier 1843, il annonce le jour de sa profession religieuse : « Si je ne vous ai pas ré-
« pondu plus tôt, c'est que je voulais vous annoncer
« positivement mon dernier changement, et je me
« hâte de le faire pour revenir à vous. Le grand jour
« est fixé ; dans trois semaines et moins, votre frère
« entrera dans la sainte et vénérable religion béné-
« dictine, et ce sera le 10 février, à la fête de notre
« excellente mère, la bien-aimée sœur de notre pa-
« triarche, sainte Scholastique. Invoquez-la d'a-
« vance pour moi; priez tous nos saints de Cluny,
« vous qui foulez la terre où ils ont prié, afin que
« leurs ossements refleurissent, et que leur dernier
« rejeton ne soit pas trop indigne d'eux. »

Leur dernier rejeton! Quelle gracieuse et filiale allusion à dom Tessier et au mot *déchiffré* avec lui à dix ans : *Ducam eum in solitudinem*. Et comme le souvenir de cette vocation sainte est bien placé au moment où l'enfant de chœur de Cuisery se voit parvenu au terme de sa sublime ambition.

Mais quand l'homme se croit arrivé, Dieu renverse tous ses desseins et ouvre devant lui d'autres horizons. Et voici que du sein de sa chère solitude, le nouveau fils de saint Benoît va se voir arracher pour être jeté pendant vingt ans sur le chemin des tribulations, du plus gigantesque travail, des courses perpétuelles à travers l'Europe entière. Et, sans y avoir songé, sans en être orgueilleux, il arrivera ainsi à la gloire, toujours orné et rempli de sa tendre et fervente piété.

Dès la fin de l'année 1843, commencent les missions scientifiques de dom Pitra par un premier voyage en Angleterre. — « C'est un vœu de bon an « que je vous envoie-là ; car je suis au moment de « partir pour un voyage qui pourrait bien se pro- « longer par delà le jour de l'an. Je vais en obé- « dience à la reconnaissance de nos frères les béné- « dictins anglais, de quelques bons amis, excellents « puséïstes (1). Je serai autour de Noël à Oxford « ou à Cambridge ; vers la St-Thomas, à Cantor-

(1) Ainsi notre savant et pieux compatriote n'a pas été étranger à ce grand mouvement qui ramène les populations anglaises au catholicisme, malgré la haine croissante de leur gouvernement contre l'Eglise et la France. On sait qu'en un seul jour plus de 140 ministres protestants, disciples du docteur Puscy, et professeurs richement dotés de la première université d'Angleterre, sacrifièrent tout pour embrasser la vérité catholique et préparer les voies au rétablissement de la hiérarchie ecclésiastique. Des membres illustres des premieres familles d'Angleterre suivirent cet exemple, en grand nombre, et parmi eux, M[lle] X..., qui se réfugia à Rome. Aprés douze ans de séjour dans la ville sainte, comme elle exprimait un jour à Sa Sainteté Pie IX, le regret qu'elle avait que son âge et sa santé ne lui permissent pas d'embrasser la vie et la profession religieuse: *Faites-vous Visitandine,* lui dit le bon Pape, *cet ordre n'exclut ni l'âge, ni les infirmités*. Et de Rome elle est venue au monastère de Paray, où elle a reçu le glorieux nom de Pie IX, sœur Maria-Pia.

« béry ; à la Saint-Maur, peut-être en quelque loin-
« tain monastère de la congrégation anglaise. Je
« dois de là repasser par la Belgique, et visiter les
« Bollandistes d'Anvers, les Universitaires catho-
« liques de Louvain, et peut-être, les onze mille
« vierges de Cologne, la sainte Tunique de Trèves.
« Que n'êtes-vous à mes côtés, avec votre bourdon ?
« Vous chanteriez et je marcherais, et au besoin je
« vous porterais. »

Cette première étape du pionnier infatigable de la science, dura plus d'un an, puisqu'il écrivait le 3 février 1845 : « Je ne fais que d'arriver de mon
« long voyage d'outre-mer. Je profite des premiers
« moments pour vous donner un signe de vie.
« Aussitôt que possible, je reviens à vous et je vous
« entretiendrai à loisir de Londres, Oxford, Cam-
« bridge, Grâce-Dieu-Manor, Mont-Saint-Bernard,
« Westminster, etc., etc., etc. »

XIV.

Le 1er novembre 1847 le trouve en Hollande. C'était la reprise de sa première mission, dont l'Angleterre, à elle seule, avait absorbé tout le temps. Une lettre de ce jour porte la suscription suivante :
« In festo omnium sanctorum, è seminario War-
« mundano prope Lugdunum-Batavorum, e loco

« peregrinationis nostræ ; » *c'est-à-dire :* en la fête de tous les saints, du séminaire de Warmond près Leyde, du lieu de notre pélérinage.

Dans deux volumes charmants, *la Hollande catholique*, et les *Etudes sur les Bollandistes*, le R. Père rend compte de ce double voyage en Belgique et en Hollande, qui se terminait juste au moment de la révolution de février 1848.

On comprend que l'humble et pauvre religieux ne voyageait point en touriste mondain à la recherche de fugitives émotions, de quelque ruine ou d'un site merveilleux. *Il parcourait les villes* et les archives des différents peuples, *pour s'instruire*, bien mieux que le héros d'Homère, *de leurs coutumes et de leurs mœurs.*

Pour arriver à la connaissance des choses, il consultait Dieu, les hommes et les bibliothèques. L'importance et l'étendue de ses travaux ne lui faisaient rien négliger de ses devoirs de chrétien et de religieux. Il trouvait ensuite assez de temps pour se mettre en communication avec les personnages les plus savants de chaque contrée, auxquels le recommandait déjà une réputation européenne. Tous les trésors imprimés ou manuscrits étaient mis à sa disposition. Doué d'une aptitude exceptionnelle à déchiffrer les vieux manuscrits et d'un instinctif bonheur pour découvrir les perles enfouies dans les plus délaissés réduits des grandes bibliothèques, il rapporta, de ces deux premiers voyages, des trésors inouïs dont personne ne soupçonnait l'existence.

Dès 1842, paraissait, chez Didot, le premier volume du *Spicilegium Solesmense*, recueil inappréciable de pièces inédites des douze premiers siècles chrétiens. Le Spicilège de Solesmes n'aura pas moins de 10 vol. in-4° dont les quatre premiers ont paru. Le premier avait suffi pour gagner au savant religieux l'estime, l'admiration et sans doute la recommandation de l'illustre cardinal Maï.

XV.

Pour mieux donner l'idée des journées de dom Pitra en mission, je vais dire ce que j'ai vu et encore c'était un jour de repos et de délassement donné à l'amitié.

En 1849, étant vicaire à Marcigny, je reçus la visite de dom Pitra. Il avait fait coïncider son apparition dans notre Brionnais avec la présence de Mgr d'Héricourt à Semur, dans des vues pieusement intéressées. L'église paroissiale de Marcigny, il le savait, était en possession des reliques précieuses de l'antique Prieuré bénédictin, et parmi ces dépouilles sacrées, il y en avait des saints abbés de Cluny. Il ambitionnait une petite part de ce trésor pour l'abbaye de Solesmes. M. Devoucoux, vicaire-général d'Autun, aujourd'hui évêque d'Evreux, était descendu le même jour à Marcigny, pour donner

satisfaction aux saints désirs du moine bien-aimé.

Une partie de la journée fut employée à l'ouverture et à la visite des chasses, des sceaux et des feuilles d'authenticité; puis au partage des ossements et autres souvenirs, et à la rédaction des nouveaux procès-verbaux à quadruples exemplaires, chacun des assistants ou témoins ayant obtenu quelques fragments de ces gages sacrés.

La veillée fut consacrée à l'amitié. Mgr Devoucoux était retourné à Semur. A défaut de savants à interroger, le pieux ami, sans y songer, en remplit merveilleusement le rôle facile pour lui. Et notre petit comité était dans le ravissement en l'entendant raconter mille particularités providentielles de ses voyages en Angleterre et en Belgique. Nous étions principalement frappés des circonstances aussi variées que singulières qui, de France en Angleterre, d'Angleterre en Hollande, de Hollande à Strasbourg, et dans la bibliothèque du séminaire protestant, l'avaient conduit à la découverte de la *clef des écritures*, ouvrage inédit de saint Méliton, évêque de Sardes au 2e siècle, et à en déterminer l'absolue authenticité.

A dix heures, la veillée finit, et la nuit commença. Dom Pitra l'employa à se rendre compte de ma bibliothèque, et à rédiger l'inventaire de mes manuscrits. C'est ainsi qu'il faisait partout et bien plus en grand, toujours ayant la plume à la main, malgré son incomparable mémoire. Et à deux heures du matin je le conduisais à la voiture publique,

qui fut encore pour lui ce jour-là, ce qu'elle était souvent, le lit de repos. Quelques jours après, on célébrait à Solesmes un *tridrum* solennel pour la réception des reliques de Marcigny. Dom Pitra n'avait point perdu sa peine. Il avait recueilli à Marcigny le tribut dû à sa science, aussi bien que celui dû à sa piété. A côté des saintes reliques, il emportait quelques chartes inédites de Cluny et une copie du discours de saint Odilon sur l'*Invention de la sainte Croix : de inventione crucis*, demeuré inédit. Le *bibliotheca Cluniacensi*, col. 408, en donne les quinze premières lignes que suivent ces mots désolants : *cœtera desunt*, *le reste manque*. J'avais trouvé le discours tout entier, écrit à la main au XVII[e] siècle, dans l'exemplaire de *bibliotheca Cluniacensi*, *ad usum Monachorum benedictinorum Marciniacensium ordinis Cluniacensis*.

XVI.

Nous avons vu plus haut dom Pitra rentrer en France, de son voyage en Hollande et en Belgique, juste au moment de la révolution de février 1848. « Nous arrivions donc à la patrie, comme nous « étions entrés en Hollande, allant à l'inconnu, à « un peuple nouveau, à des horizons inexplorés. « Comme nous prenions langue, le dirons-nous?

« une méprise emportait nos bagages à la capitale ;
« seulement après plusieurs jours, et non sans
« avoir traversé quelques barricades, nos malles
« reparurent disloquées et bouleversées. »

Qui n'aurait conçu, à ce moment d'orages tumultueux, de profondes appréhensions pour l'ordre monastique, si antipathique toujours aux idées républicaines, si idée il y a là ?

Et cependant, c'est sous la seconde république française que l'humble moine recevait du Ministre de l'Instruction publique et des cultes, des missions officielles en Angleterre ; et, hâtons-nous de le dire, des missions sérieuses et supérieurement remplies, comme l'attestent les mémoires de D. Pitra, adressés au Ministre et compris dans les tomes 1er et 4e, des *Archives des missions scientifiques.*

On voulait même lui confier et à ses confrères, la continuation du *Gallia Christiana.* Mais quelques hommes, déjà surchargés de grands travaux, ne pouvaient prudemment accepter cette offre toute glorieuse qu'elle était. Et c'est D. Pitra lui-même qui fut chargé du rapport sur cette flatteuse proposition.

Cette seconde mission scientifique, retint dom Pitra en Angleterre, depuis le mois d'août 1849, jusqu'en février 1850. Les bons souvenirs qu'il y avait laissés en 1844, joints à son titre officiel, lui préparèrent partout le plus cordial accueil, à Oxford, à Cambridge, à Londres ; dans les bibliothèques publiques et privées, aux archives de Westminster'

au Record's Office, à l'Atheneum Club, au Lambeth Palace. « Je ne crois pas, écrivait-il lui-même, « qu'une permission aussi généreuse ait été accordée « dans les mêmes circonstances, depuis trois siè- « cles. » Aussi dirons-nous avec la *Revue du Monde Catholique* que « nous n'essayerons pas de « fixer le nombre prodigieux de pièces dont il a « rendu compte ; c'est à désespérer ceux qui vou- « draient marcher sur ses traces. »

XVII.

Mais ce qui mit le comble à la courtoisie anglaise, qu'on est d'autant plus heureux de signaler qu'elle est plus rare, ce fut la gracieuse communication faite à notre moine par M. Midden, conservateur du *British Museum* des 28 volumes in-folio contenant tous les actes pontificaux relatifs à l'Angleterre. Ce recueil, unique en son genre, a été fait en 1844, à Rome même et dans les archives du Vatican, sur la demande de sir James Grahasn, ministre d'Etat, et sous la direction de Monsignor Marino Marini. Le titre, par sa grandeur et sa simplicité, est vraiment digne du monument. Nous le reproduisons ici avec quelques réflexions de Dom Pitra :

MONUMENTA BRITANNICA
EX AUTOGRAPHIS ROMANORUM PONTIFICUM DEPROMPTA
MARINUS MARINIUS CONLEGIT, DIGESSIT,
CUM INDICE.

« Il y a, ce semble, dans ce simple titre, dicté
« à Rome, accepté à Londres, écrit en lettres d'or
« au musée Britannique, plus qu'un intérêt litté-
« raire; vingt ans plutôt, il en eut été autrement.
« Mais tel est le mouvement qui emporte toutes
« choses en des régions nouvelles, qu'à peine on
« s'étonne de voir les archives pontificales s'ouvrir
« librement à la science anglaise, et le travail des
« clercs et des prélats romains transmis par un
« ambassadeur luthérien (1), reçu par la secrétairie
« d'Etat britannique, offert solennellement au par-
« lement des Trois-Royaumes, et déposé, par ses
« ordres, au plus beau des musées nationaux.
« Ajouterai-je, continue le moine modeste, une
« circonstance imperceptible encore? L'humble
« étude de ces monuments par l'un des derniers
« fils de saint Benoît venant d'une petite abbaye,
« sous les auspices de la République française,
« consulter à Londres les archives secrètes du
« Vatican. »

XVIII.

Nous avons vu Dom Pitra, commencer ses gran-
des missions à l'étranger par simple obédience de
son Révérendissime Abbé.

---

(1) M. le chevalier de Bunsen, ambassadeur de Prusse.

Plus tard nous avons vu dom Guéranger prêter son disciple au Ministre de la République qui l'investit de missions officielles.

Maintenant, *pauló majora canamus*. Ce n'est plus des hommes qu'il va être *l'envoyé*, c'est *de Jésus-Christ* même dans la personne de son Vicaire.

Ainsi se vérifie l'oracle divin : *qui se humiliat exaltabitur*.

Le but des vastes études et des travaux gigantesques de dom Pitra, fut toujours essentiellement chrétien et religieux. S'il recueillait en passant, comme faisaient les Pères, les dépouilles de l'Egypte ; s'il a, comme eux, édité des ouvrages inconnus avant lui d'auteurs païens, son affaire capitale n'en était pas moins la gloire et l'accroissement de la sainte Eglise notre mère.

Cette vaste intelligence ne s'attachait qu'accidentellement à un sujet particulier, quelqu'intérêt qu'il pût offrir. C'était pour obéir au désir de son Evêque qu'il avait donné *l'histoire de saint Léger*. C'était pour témoigner sa gratitude aux *Religieux du Saint-Cœur-de-Marie*, chez lesquels il trouvait, chaque fois qu'il venait à Paris, une amicale et généreuse hospitalité, qu'il composait et leur offrait la belle *vie* de leur fondateur, le *R. P. Libermann* ; ouvrage qui fait autant honneur à l'ascétisme de dom Pitra que le *spicilége de Solesmes* à sa science.

Mais ses études embrassaient un horizon plus vaste. Elles s'étendaient à tout ce qui appartient à l'histoire de la cité de Dieu ici-bas. Toutes les gran-

des questions de l'histoire générale du monde, tous les monuments de la tradition catholique, ont été scrutés par lui, et par lui, enrichis de nouveaux et illustres témoignages. C'est peut-être aussi de tous les savants celui qui a le plus contribué à la perfection des *cours complets de patrologie* latine et grecque, publiés par l'abbé Migne.

Or dom Pitra avait soupçonné de bonne heure, et il était parvenu à s'assurer que toute la jurisprudence canonique de l'Eglise bysantine était appuyée sur des textes falsifiés. Il fit part au public de ses découvertes dans le journal *le Monde* d'abord, et bientôt dans un volume intitulé : *Des canons et des collections canoniques de l'Eglise grecque.*

Cette publication apparaissait au moment même ou l'église orientale, tombée depuis longtemps dans le plus profond abaissement semblait soulever ses regards et diriger ses aspirations vers sa source apostolique. Les Bulgares avaient donné le signal et montré la voie du salut par leur retour à l'unité catholique. Pie IX leur avait ouvert ses bras et son cœur; et ces signes précurseurs ne l'avaient pas peu consolé dans ses rudes tribulations.

On conçoit aisément l'impression que durent produire à Rome les révélations du savant bénédictin.

Le Réverendissime abbé de Solesmes qui avait prêté Dom Pitra au Ministre de la république, ne pouvait le refuser au chef auguste de la catholicité. Sur l'invitation du Saint-Père, Dom Pitra se rendit à Rome vers le milieu d'avril 1858.

XIX.

Dom Pitra, il m'en souvient, arrivait à Rome le 15 avril. C'était la veille de mon départ, après un séjour d'un mois et demi dans cette ville où je n'eus pas le bonheur de jouir de sa présence. Mais il y a des compensations avec la douce Providence, pour qui s'y fie. Le 30 octobre, après une veillée consacrée à l'amitié et passée, en partie, à deviser sur dom Pitra dont on n'avait point de nouvelles depuis longtemps, quelle ne fut pas ma joyeuse surprise et mon édification de trouver de bon matin le fils de saint Benoît agenouillé à terre, comme l'humble publicain dit l'évangile, sur le seuil de ma chapelle hospitalière !

Il revenait directement de Rome, se rendant à Solesmes ; et, j'ai hâte de le dire, c'est à sa piété que j'étais redevable de cette visite. Il désirait célébrer la sainte messe dans le sanctuaire où il a plu à N.-S. de révéler au monde les richesses de son cœur.

Nous sûmes après, qu'il avait été constamment appliqué dans la bibliothèque vaticane à des travaux qui ne lui avaient pas laissé le temps de visiter même Subiaco et le Mont-Cassin, villes saintes de la famille bénédictine. — « C'est alors, un voyage que vous « comptez refaire, » lui dis-je ; et sa réponse fut que dans dix-huit mois il retournerait à Rome.

Mais les évènements qui précipitèrent bientôt la malheureuse Italie dans le déluge de maux d'où elle n'est pas près de sortir changèrent ces dix-huit mois en trois ans.

Le bruit avait déjà circulé de sa prochaine promotion au cardinalat; et un journal de Paris s'en était fait l'écho. Cette rumeur prématurée ne prouvait qu'une chose, savoir, que le sujet était digne de cette éminente distinction.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à Rome dom Pitra avait joui de la tendresse paternelle de Pie IX. Le Souverain-Pontife avait, sans doute, des vues sur lui, et voulait l'étudier personnellement. L'évènement vient de prouver tout à la fois et la sûreté du coup-d'œil dans le grand Pontife, et les qualités comme les vertus de l'humble moine qui a pu attirer et captiver un pareil regard.

Je ne crois pas me tromper en disant que le Saint-Père confia à dom Pitra une mission hors ligne, dans le but de concourir au retour pacifique du schisme grec en l'unité catholique; que les six mois et plus qu'il passa d'abord à Rome, furènt employés à étudier sa glorieuse mission et à en recueillir les éléments. Puis il passait encore quelque temps en France, et s'en allait, muni d'un passe-port diplomatique du gouvernement français, en Grèce et en Russie, consacrer près de deux ans à des recherches savantes et surtout à collationner sur les plus célèbres manuscrits du mont Athos, de Saint-Péterbourg et de Moscou, le texte grec des saints

Canons et des Conciles qui se sont spécialement occupés de l'église Grecque. Enfin il reparaissait en France pour dire adieu à la patrie, à la famille, aux amis, et s'en allait se fixer au milieu de ses confrères de Rome, à Saint-Calixte, pour de là rendre compte de sa mission et surveiller la publication de ses découvertes.

Ses conseils n'ont peut-être pas été étrangers à la mesure si féconde en bons résultats de la bifurcation de la Propagande. Il fut nommé consulteur pour le rite oriental. Et il faut bien que sa sagesse et sa science ne se soient point démenties, puisque maintenant le voilà élevé au rang des princes de la sainte Eglise.

Je suis bien sûr que cette âme fortement trempée n'a éprouvé aucun sentiment d'estime personnel à cette occasion. Absorbé par ses grandes études, la nouvelle Eminence ne songe à son élévation que pour aimer davantage le Souverain-Pontife, qui a été si bon pour elle, et pour se dévouer avec plus de zèle au gouvernement et à la gloire de l'Eglise de Jésus-Christ.

LE R. P. SOUAILLARD.

I.

Paray, ce 29 juin 1863.

Le mois de juin qui s'achève est appelé le mois du Sacré-Cœur, non seulement à cause de la grande solennité qui se célèbre après l'octave de la Fête-Dieu, mais principalement à cause de l'exercice quotidien qui se fait chaque jour de ce mois dans

un grand nombre de lieux.

Nulle part ces exercices ne se font depuis aussi longtemps et avec plus de solennité que dans le sanctuaire incomparable de la Visitation de Paray-le-Monial.

C'est là qu'eurent lieu, au XVIIe siècle, les grandes manifestations de la miséricorde divine envers les hommes. Tout le monde sait, dans notre Charollais surtout, le nom et les vertus de cette vierge sage que l'adorable Jésus lui-même chargea de populariser une dévotion réservée jusques-là aux âmes d'élite, et d'en provoquer la fête et l'organisation.

Héritières de la Mission divine et justement jalouses d'en remplir les devoirs, les Visitandines de Paray font, chaque année, prêcher dans leur chapelle une neuvaine qui se termine le jour même du Sacré-Cœur.

Comme à cette époque, toutes les grandes stations sont finies, il leur est facile d'obtenir, pour une mission également chère à tous, des Prédicateurs de renom.

C'est ainsi que nous avons eu le bonheur d'entendre, dans le pieux sanctuaire de Paray, le R. P. Gloriot, mort depuis au champ d'honneur en Crimée; — le R. P. Hermann dont tout le monde connaît la touchante histoire et admire les merveilleux talents; — et, cette année, le R. P. Souaillard, des Frères-Prêcheurs.

II.

Je parlerai peu ici de la puissance et des moyens de cet orateur hors ligne. Il faut le voir et l'entendre pour s'en faire une juste idée. D'ailleurs, les journaux de la capitale, de tous nos départements et des principales cités de l'Europe ont mille fois dit mieux et plus que je ne pourrais faire à cet égard.

Chez nous, cependant, cette éloquence a constamment revêtu un caractère particulièrement gracieux et local.

Le R. Père, après une longue absence, se retrouvait au lieu qui l'a vu naître et évangélisait dans ce sanctuaire où, *tout petit enfant, il avait servi à l'autel et présenté l'encens au prêtre, sentant éclore et grandir une vocation* qui l'a trouvé si digne et si fidèle.

Là il retrouvait celles que dans un mouvement d'exquise sensibilité et de haute éloquence, il appelait, un jour, *ses bonnes vieilles mères*, préconisant ainsi du haut de la chaire chrétienne les bienfaits reçus, et proclamant la plus filiale gratitude.

Qu'il était beau aussi et pathétique quand il nous faisait ses adieux, comparables aux adieux célèbres de saint Grégoire de Nazianze à sa chère

Anastasie (1). C'est au Cœur divin qu'il les confiait avec la tendresse de l'amitié et le zèle d'un apôtre : « Bénissez, disait-il, mes bons vieux « amis, parmi lesquels plusieurs, hélas! ne vous « connaissent plus! Bénissez mes nombreux pa- « rents, auxquels je ne souhaite ni la richesse, « ni les honneurs, mais la vertu..... »

Ces accents ne sortiront pas plus de la mémoire de ce peuple, que les prévenances, les amabilités et les consolations dont il s'est vu combler par son digne compatriote, qui sait si bien allier en lui la grandeur et la simplicité, la vraie noblesse et la plus sincère humilité, la jovialité et la piété.

Chaque jour on le voyait dans la ville ou dans la campagne, par monts et par vaux, renouveler connaissance avec les personnes et les lieux, et prouver partout que chez lui la mémoire du cœur n'est pas plus en défaut que l'intelligence et le don de la parole.

Mais puisque nous en sommes là, puisque le R. P. Souaillard est à nous, c'est à nous de dire, à grand traits, au monde qui l'ignore, dans l'ensemble, ce qu'il est, ce qu'il fut, ce qu'il a fait.

---

(1) C'était le nom de l'Eglise bâtie sur l'emplacement du lieu qui avait servi de retraite à saint Grégoire durant la persecution des Ariens.

III.

Jean-Marie Souaillard est né à Paray-le-Monial, le 19 décembre 1816.

La Providence, qui l'avait doué des dons les plus précieux de l'âme et du corps, le plaça, dès l'origine, dans le milieu le plus favorable au développement de ses rares facultés. Gracieux et pétulant enfant du peuple, il eut le privilége de captiver tout d'abord l'attention et de mériter l'affection des premières maisons de la cité. Il était comme de la famille chez les Busseul, les Précy, les des Haillers, (1) qui ne voyaient point de compagnie plus agréable et plus sûre pour leurs propres enfants. Je ne crois pas me tromper en attribuant à cette circonstance les habitudes de politesse, de bonne grâce, de savoir-vivre, qui ont toujours brillé dans le P. Souaillard à un si haut degré qui ont complété son talent et assuré le succès de ses divers ministères.

---

(1) Les comtes de Busseul ont pour devise, dans leurs armes, ces mots d'un roi de France : *Dieu et mon Busseul;* les comtes de Précy, ceux-ci de Louis XVI, au 10 août, en voyant combattre celui qui fut plus tard le général : *Ah ! fidèle Précy !*

La famille Bouillet, dont les des Haillers sont une branche, est digne des précédentes ; et chacun sait à Paray la convenance qu'il y avait à mettre ici ce nom. Claude Bouillet, maire de Paray, recevait la mort en défendant la ville contre des bandes armées l'an 1581. Un peu plus tard, Jean Bouillet, aussi maire, la rachetait du sac et du pillage en payant 30,000 livres à M. de Coligny qui la menaçait à la tête de 4,000 hommes.

Tous ceux qui le connaissent savent la vérité de ce que je dis là. Chacun sait ici le mot d'un ami qui venait de Louhans le visiter à Chalon où il était vicaire. Il n'était question parmi les voyageurs que de M. l'abbé Souaillard. L'un voulait qu'il fût le fils d'un ouvrier ; l'autre, le fils d'un grand seigneur. L'ami silencieux entendait tout et riait sous cape. Une dame l'interpella à la fin : « N'est-ce pas, mon-« sieur l'abbé, que M. Souaillard est fils de « comte ? — Oui, Madame , c'est un *conte.* »

Mais si la distinction des manières le faisait passer pour fils de grande maison, en toute occasion cette haute intelligence et ce grand cœur se glorifiaient d'être le fils d'un honnête ouvrier.

C'est peut-être aussi à cette distinction précoce et à la sympathie du grand monde qu'il faut attribuer une singulière persécution à laquelle le jeune enfant se vit en butte. Son premier maître, vrai butor, digne libéral de cette époque, heureusement si loin de nous, l'accablait, sans raison, de mauvais procédés. *Jésuite ! Escobard !* — telles étaient les qualifications les plus douces dont il assaisonnait ses leçons. A la fin, le jeune élève n'y tenant plus, s'enfuit et préfère renoncer aux études.

A quelles épreuves sont exposées souvent les meilleures vocations ! A quoi tiennent quelquefois l'illustration et le plus bel avenir !....

On songeait sérieusement à lancer le jeune homme dans une carrière quelconque. Mais enfin

la bonne étoile du futur dominicain prévalut, et on l'envoya au petit-séminaire d'Autun. En 1831, son frère aîné entrant comme professeur au petit-séminaire de Semur, il l'y suivit et y fit sa troisième. Puis il retournait à Autun, faire sa seconde et sa rhétorique.

IV.

Cette vie accidentée, ces pérégrinations si rapprochées les unes des autres, dénotaient un esprit à la recherche de ses destinées providentielles. Je sais que dès lors le jeune séminariste avait de vagues aspirations vers un avenir encore profondément inconnu à sa pensée. Il se sentait appelé à quelque chose, et il ne rêvait à rien de précis.

Cette indécision le suivit au grand-séminaire où il entra en 1834. Il voulait être prêtre; mais il ne pouvait se faire à la pensée du ministère paroissial ou de l'enseignement.

Toutefois, comme il n'était que diacre à la fin de ses études théologiques en 1838, il fut nommé professeur au petit-séminaire de Semur. Il s'acquitta avec conscience et talent de la modeste charge qui lui fut confiée. Mais ce ne pouvait être là la carrière où la divine Providence l'appelait. Aussi, tout le temps que lui laissait sa classe était consacré à ses

propres études et au ministère de la parole sainte. C'était déjà le Frère Prêcheur. Les dimanches et les fêtes, il allait évangéliser le voisinage ; et, sans y songer, préluder à sa grande renommée. On ne parlait que de ses prédications dans notre Brionnais. Il ne s'y faisait plus, sans lui, ni fêtes, ni premières communions.

Retenus par les devoirs de leur charge, ses collègues ne pouvaient le suivre ; et nous étions arrivés à Pâques sans l'avoir entendu. Il devait, le soir de cette solennité, prêcher au salut. Notre attente était pleine de curiosité et de malice. Quinze collègues, appliqués par état à épiloguer sur tout, du matin au soir ; et, dans le cas particulier, pas mal disposés à la critique (sauf le respect dû à la parole de Dieu), c'était bien l'auditoire le plus ingrat, la mise en scène la plus défavorable. On s'était persuadé qu'il y avait, dans l'orateur, excès d'assurance, exagération dans les gestes et l'action. Mais l'exorde suffit à nous subjuguer tous, et à conquérir l'attention sympathique et même respectueuse de tout le corps enseignant comme du reste de l'auditoire.

Le sujet était la divinité de la religion démontrée par les faits. L'orateur l'avait prêché le matin du même jour à la grand'messe de Marcigny. L'office terminé, l'un des premiers personnages de la cité vint trouver M. le curé, et s'inviter à faire la Pâque avec lui. Il voulait, disait-il, faire connaissance avec le prédicateur. — « Vous me faites le plus

grand plaisir, lui répond M. le curé. Mais notre Prédicateur est un tout jeune homme, qui n'est pas encore prêtre et professe la huitième au petit-séminaire de Semur.—Eh ! bien, mon curé, il ira loin, celui-là. » — Le mot fait honneur au jugement de celui qui l'a prononcé.

V.

On voulait faire de l'abbé Souaillard un professeur de rhétorique, dès l'année suivante. Les circonstances, expression de la volonté divine, ne permirent point de réaliser cette idée. Ce n'était point non plus la pensée et l'affaire du jeune lévite. Il ne pouvait compromettre une vocation même vaguement connue, pour une carrière qui n'allait certainement ni à ses goûts, ni à ses aptitudes spéciales. Il préféra retourner quelques mois au grand séminaire pour se préparer à la prêtrise qu'il reçut en 1839.

Le grand jour approchait, et il en était encore à la prière de l'apôtre : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Et le Seigneur le conduisit aussi doucement et fortement vers un autre Ananie.

Le directeur de sa conscience était au courant de ses dispositions et attendait lui-même que la lumière se fît. Un jour de confession, le

jeune élève aperçoit sur la commode de l'antichambre où chacun faisait sa préparation, le *Mémoire* tout nouveau du P. Lacordaire *pour le rétablissement en France de l'ordre des Frères Prêcheurs*. Il le prend, en lit les premières pages, avance en se disant: *mais voilà mon affaire*. Il ne peut résister à la tentation d'emporter le volume et d'en achever la lecture, la nuit, dans sa cellule. Le lendemain il court chez son directeur, et lui rend le volume, en disant: *J'ai trouvé ce que je cherche depuis si longtemps*. Celui-ci lui répond: *j'ai pensé à vous, en effet, en lisant ce mémoire; et je crois que Dieu vous manifeste ainsi sa volonté.*

Le jour même il écrit et se donne au R. P. Lacordaire qui venait de commencer son noviciat à Rome, au couvent de la Minerve. Il veut aller l'y rejoindre, et n'est arrêté que par la réponse qui l'accepte, lui fait part de la prochaine restauration de l'ordre en France et lui conseille de s'exercer en attendant à l'étude et à la piété.

VI.

Le P. Souaillard appartient donc en vérité à l'illustre et énergique phalange qui a la première relevé parmi nous l'étendard de saint Dominique,

bien que son engagement aît dû demeurer secret pendant deux ans. C'est à Châlon-sur-Saône, et en qualité de vicaire de saint Vincent qu'il les passa. Son zèle d'apôtre trouvait déjà là, un plus vaste champ à son exercice. Je n'ai pas à dire le bien qu'il y a fait, les œuvres qu'il y a créées pendant les cinq ou six ans qu'il y a exercé le saint ministère.

Mais aussitôt qu'un noviciat de Dominicain fut ouvert en France, il se hâta de manifester son secret et sa résolution à Mgr d'Héricourt qui y opposa la plus absolue résistance. Chaque année, et plusieurs fois dans l'année il renouvelait sa demande. Mais il insista vainement pendant quatre ans pour obtenir la permission d'entrer en sa chère religion de saint Dominique. Il fut obligé à la fin, d'user du droit que les Saints Canons reconnaissent au prêtre séculier de pouvoir entrer dans un ordre religieux, malgré son évêque, lorsque la vocation est bien établie. C'est à Chalais, dans le désert de la Grande-Chartreuse, qu'il a suivi les épreuves du noviciat. Ses principales résidences, en France, ont été depuis, Nancy, Bordeaux qu'il a fondé, et Paris dont il est actuellement Prieur.

Le Père Souaillard est du nombre de ces hommes, plus rares que l'on ne croit, qui ont su trouver juste, en ce monde, la place pour laquelle ils sont faits et naturellement dotés. Toutes ses aptitudes ont reçu leur développement, trouvent leur application et s'épanouissent en fruits d'honneur et de bénédic-

tion dans l'ordre des Frères Prêcheurs. Supposez-le dans l'enseignement, ses plus merveilleuses facultés demeureraient enfouies et perdues. Dans le ministère ordinaire, sa prodigieuse activité n'aurait pas assez d'aliments. Chez les Bénédictins, il n'aurait pas atteint à la renommée du cardinal Pitra. Mais plein de la doctrine religieuse, comme cette Eminence, il a, dans un degré supérieur, ce qui manque à celle-ci, l'organe et le geste, qui font l'orateur accompli. C'est là son triomphe. Il est né Frère Prêcheur, comme le Cardinal est né savant.

VII.

Quelques lignes résumeront les travaux apostoliques du P. Souaillard. Il a évangélisé toutes les villes de notre France. La presse de la capitale et des départements a mille fois rendu un éclatant hommage à ses vertus et à ses qualités oratoires. Partout il a été l'objet des plus sympathiques et ardentes démonstrations. A Caen, c'est la jeunesse des écoles qui lui ménage une touchante ovation et lui offre un riche calice comme témoignage de son admiration et de sa gratitude. A Bordeaux, c'est une population si heureuse de l'avoir possédé un mois, qu'elle voudrait le retenir toujours. On veut lui offrir un monastère pour son ordre. Une souscription

s'ouvre, et s'élève en quelques heures à 36,000 fr. La maison de Bordeaux est fondée.

Ce n'est pas seulement la France qui a entendu cette grande voix dont nous sommes si justement fiers.

Elle a retenti en Hollande et en Belgique; dans la capitale de l'Autriche; et, pendant un an entier, tous les dimanches et fêtes, à St-Pétersbourg dont la haute aristocratie remplissait l'église des Dominicains.

Le P. Souaillard, exerçait en Russie et en Pologne les fonctions de Visiteur Général de l'ordre, par commission du T. R. P. Jandel, général. Ce séjour prolongé l'a mis à même, nous le savons, de pouvoir fournir bien des renseignements utiles sur les hommes et sur les choses qui intéressent l'Eglise.

Soit pour le ministère de la parole, soit pour le service de son ordre, le P. Souaillard a parcouru plusieurs fois l'Italie. Cinq fois il a fait le voyage de Rome, où il a séjourné six mois consécutifs, jouissant de la tendresse et de la confiance du glorieux Pie IX.

Sa voix a retenti aux rives du Jourdain et dans les grands sanctuaires de la Terre-Sainte. La caravanne française de 1861, avait voulu se l'attacher à titre d'aumônier.

Et il est âgé de 47 ans, dans la force de l'âge et dans tout l'éclat de son beau talent ! Que Dieu lui donne encore beaucoup d'âmes; unique ambition de

ce religieux aussi modeste et simple qu'il est grand et beau !

VIII.

Les sages de la gentilité allaient puiser leur sagesse en Orient, et la tenaient ensuite captive dans les étroites limites de la Grèce où de Rome païenne. L'esprit de propagande qui n'est autre que l'esprit apostolique, quand il a pour objet la vérité, n'a jamais appartenu qu'à l'Église chrétienne, et surtout à la catholique France. Il n'y a pas de limites pour lui. Il reçoit et il donne partout; c'est là son aspiration et sa respiration. Voilà pourquoi tous les hommes d'action du catholicisme, depuis Saint Paul, ont eu pour théâtre le monde entier: *spectaculum facti sumus mundo, et angelis et hominibus.* Voilà le secret de ces pérégrinations multipliées, de ces missions savantes ou apostoliques, dans lesquelles nous avons suivi avec un juste et saint orgueil les deux illustres condisciples et amis que nous tenions à faire connaître à nos chers compatriotes: le cardinal Pitra et le R. P. Souaillard. Nous leur devions à eux-mêmes ce tribut, par droit de réciprocité. « De même que les rayons de leur « célébrité se reflètent d'abord sur les lieux qui les

« virent naître ; de même et par un juste retour,
« nous devons leur rendre une portion de l'éclat
« qu'ils nous communiquent. »



CHAROLLES, IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE LAMBOROT.

